

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

FRANK OLIVIER, *Campagne de Bâle, Sonderbund*

CHARLES GOS, *Solitude montagnarde*

Dans ce Numéro consacré à la mémoire de J.-B. Bertrand, il ne paraîtra pas déplacé de signaler deux ouvrages récemment parus et qu'il eût aimés. Sans doute même les eût-il analysés dans ce Bulletin, avec sa finesse et sa compétence habituelles. La perte de sa collaboration est directement et doublement sensible à cette place.

Le premier de ces ouvrages traite des événements du Sonderbund par rapport au Valais, soit du domaine historique où son esprit et sa curiosité intellectuelle se mouvaient le plus volontiers ; le second, de la solitude montagnarde valaisanne, soit du domaine où ses yeux et son cœur trouvaient le plus d'agrément à s'attacher et s'exercer. Et tous deux le font dans la forme courante du « journal », avec la sincérité, la justesse d'observation et la simplicité de ton qu'il prisait par-dessus tout.

* * *

M. Frank *Olivier* a eu l'heureuse idée de publier les journaux de route de son aïeul Urbain Olivier (le frère de Juste Olivier), sur la Campagne de Bâle en septembre et octobre 1831, et sur la marche des troupes confédérées contre le Valais en novembre et décembre 1847¹. La « Grande guerre du Sonderbund » n'a pas cessé d'occuper chez nous la mémoire populaire. Elle a trouvé ici, pour le secteur Vaud-Valais, son témoin et son narrateur fidèle. Commandant, comme lieutenant, une compagnie de réserve vaudoise chargée d'« observer » le Valais, au Bac de Massongex et au poste de Sous-Vent, face aux rochers de

¹ Urbain Olivier, *Campagne de Bâle, Sonderbund*, Lausanne, Librairie F. Rouge & Cie S. A., 1943.

Vérossaz où « brillent les bouches des canons valaisans », puis d'« occuper » le pays jusqu'à Martigny et de le désarmer ; écrivant au fil des jours et des événements, pour lui-même et pour sa famille restée aux paisibles travaux de la campagne à Givrins, sans souci d'arranger l'histoire ou même de l'écrire, Urbain Olivier nous a laissé des notes d'une spontanéité et d'un accent sans apprêt qui font pour nous leur charme et leur prix. Ces « choses vues », et bien vues, sont vraiment le témoignage d'un honnête homme, qui se donne tel qu'il est, ne cèle ni les hésitations, et les préjugés même dont lui, ses camarades et ses hommes sont animés en pénétrant dans ce Valais encore totalement inconnu alors (et tout autant méconnu), ni la surprise qu'ils éprouvent à le découvrir, ni la satisfaction que leur procure cette conscience de fraternité soudain révelée, malgré race, idées politiques et frontières. Ce pays fermé et sauvage ; ces hommes rudes, silencieux et solitaires, tout de noir vêtus, qui ont leur légende et dont on ne sait à quelles atrocités ils se livreraient si l'on ne surveillait les abords du Rhône ; ces demeures toutes peuplées d'images pieuses inspirant une crainte superstitieuse aux intrus qu'elles semblent épier de toutes parts, — en les approchant, en les connaissant, on les voit tels qu'ils sont, on s'aperçoit qu'il y a avec eux plus de liens et d'affinités que de divergences. On est accueilli sans haine, par une grande foule, les hommes, un rameau à leur chapeau, les femmes sur le pas de leur porte, et, chose incroyable, on défile parmi des maisons pavoisées du drapeau fédéral ! Au passage ; à l'étape, c'est « vin nouveau excellent » — vin encore dans les cuves avec sa grappe, et dont plus on boit, plus on est altéré, — « très bon fromage », pain noir en abondance et « beau pain de Martigny ». Et, mieux encore, c'est le contact avec les hôtes, humbles Pacolat à Dorénaz, aimables Tavernier à Martigny, docte et disert chancelier De Bons à Sous-Vent, grand seigneur et si simple ; ce sont les yeux et les cœurs qui s'ouvrent, la compréhension et l'estime réciproques qui naissent... Ces scènes essentielles et qu'il faut lire, celles chez les Tavernier, chez les Pacolat surtout (cette dernière proprement admirable¹), dissipent un malentendu séculaire, éclairent tout de leur rayon éblouissant. Aussi, quelle joie profonde, quelle « joie universelle » quand on sait que le sang fraternel ne sera pas versé, que « la guerre est finie », quand circule la nouvelle que ces Messieurs du Conseil d'Etat vaudois rentrent à Lausanne en voiture, après avoir trinqué avec les délégués du Gouvernement valaisan ! « Il eût suffi sans doute, note Olivier, de dix balles envoyées par nos sentinelles de l'autre côté du Rhône pour engager un combat, pour nous lancer en Valais, et pour faire le jeu de ceux qui voulaient du sang répandu. Dieu nous a gardés ; c'est lui-même qui a tranché cette redoutable question suisse comme il l'a voulu. Maintenant, demandons-lui d'en tirer le bien que lui seul en peut tirer. » Et, jetant autour de lui un regard pénétrant et qui dépasse notre pays, le narrateur élève le débat, il nous livre son inquiétude, et son invincible espoir : « Voilà où nous sommes aujourd'hui. Sur des ruines, partout ! Et c'est avec des ruines qu'on prétend rajeunir le monde et améliorer le sort des populations ? Folie ! Folie ! Mais les desseins de Dieu s'accomplissent. » Les voies du salut, qu'il nous indique (aide-toi, et le Ciel t'aidera !), sont, outre le labeur et la *foi* dans l'homme et la Providence, l'union, la justice, la concorde et la modération. Ni « alliances séparées » ni « despotisme » ; ni chimères, ni haines...

Ce modeste « journal » d'une époque qui nous paraît déjà si lointaine, dégage ainsi de grandes et d'actuelles leçons. C'est pour l'avoir bien vu que M. Frank Olivier a voulu le publier, pensant justement, comme il l'a dit, « qu'il n'était peut-être pas inutile, en un temps où toutes les forces de la nation sont requises pour le service de la patrie, de rappeler que d'autres générations ont dû, elles aussi, résoudre de graves problèmes et affronter de sérieux dangers », et qu'elles l'ont fait victorieusement.

* * *

La « Solitude montagnarde », de M. Charles Gos², est un livre émouvant et délicieux, qui sent le soleil et la neige, qui est tout balayé, vivifié du vent de

¹ Pages 235 et 236. Les détails de cette vérité abondent, mais pas tous aussi agréables pour notre amour-propre, il faut le reconnaître.

² Editions Victor Attinger, Neuchâtel 1943.